Chez MIFLIEZ, Libraire-Éditeur, Passage Vendôme, 19.

CHEZ VOUS, CHEZ NOUS, CHEZ MOI,

VAUDEVILLE EN 3 ACTES,

PAR MM. NÉRÉE DESARBRES ET KAUFFMANN,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Délassements-Comiques, le 16 Mai 1856.

DISTRIBUTION.

Personnages :	*Messieurs.*
DURAND	PEMARQUE.
Jules DIDIER	BOYER.
VERVEINE	RINGARD.
BAPTISTE	ALEXANDRE.
GUILLAUME LEDRU, frère de Suzon	BOYRON.
SUZON	Mmes EUDOXIE LAURENT.
Madame Veuve GRANDIN	HÉLÈNE ROUX.
AMÉLIE, nièce de Durand	BLANCHE.

INVITÉS, DOMESTIQUES.

La Scène se passe chez M. Durand ; le premier acte à Paris ; le deuxième à la campagne, et le troisième à Paris.

Toute reproduction de l'ALBUM DRAMATIQUE est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

ACTE PREMIER.

CHEZ VOUS.

A Paris. Riche appartement. — Porte au fond ; — deux portes à gauche, — une porte à droite ; —Cheminée garnie; — à droite, fauteuils, meubles.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE frappant à la porte de gauche du deuxième plan, puis DURAND.

AMÉLIE. Mon oncle! mon petit oncle! (A part.) Il ne m'entend pas. (Haut avec impatience.) Mon oncle!

DURAND (paraissant). Eh bien ! Tu te fâches ?

AMÉLIE. Oh ! non, mon oncle... mais vous m'avez promis de me mener au bois dans votre calèche, avec votre nouvel attelage...

DURAND. A trois heures.

AMÉLIE. Oui... et il est trois heures cinq minutes.

DURAND (regardant sa montre). Tu as raison... je suis en retard.

AMÉLIE. Vous comprenez que lorsqu'on a été quatre ans enfermé dans un pensionnat avec du piano, de la broderie et du dessin, on est bien aise de respirer un air pur et de se promener avec son oncle.

DURAND. Oui... dans une belle voiture.

AMÉLIE. Oh !

DURAND. Il n'y a pas de mal à ça. Mais, Madame Grandin ne doi-telle pas venir avec nous ?

AMÉLIE. Oui, sans doute, mais elle ne paraît guère pressée... Madame Grandin ne comprend pas mon impatience.

DURAND. Il faut l'attendre, cependant... Les chevaux sont-ils à la voiture ?

AMÉLIE. Je ne sais...

DURAND. Demande à Baptiste.

AMÉLIE. Votre vieux Baptiste est allé chercher Madame Grandin.

DURAND. Mais, toi, qui te plains, tu ne me parais pas prête encore.

AMÉLIE. Je n'ai que mon chapeau à mettre.

DURAND. Appelle Suzon, ta femme de chambre.

AMÉLIE. Suzon! Ah! je l'entends.

SUZON (dans la coulisse).

Air : de M. Simiot.

Sur ces entrefaites cruelles,
Le duc Siffroy, qu'avait bien chaud,
(Elle entre par la porte du fond.)
Arrive en volant sur les ailes
Couleur d'azur d'un bel oiseau.
Il arriva tout juste à temps
Pour voir la Belle au bois dormant,
Dont la biche allaitait l'enfant,
Parce qu'elle dormait depuis cent ans.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZON.

AMÉLIE (riant). Mais qu'est-ce que tu dis là, ma pauvre Suzon?

SUZON. Je dis la romance de Geneviève de Brabant qu'a dormi cent ans, pendant qu'une biche donnait à têter à son petit, et que son mari s'était changé en oiseau bleu pour la chercher sous les arbres.

DURAND (regardant Suzon). Ses joues ont le velouté de la pêche.

AMÉLIE. Mais tu confonds trois histoires.

SUZON. Bah!

AMÉLIE. Certainement!... je te les conterai un soir.

SUZON. Oh! je veux ben, Mam'selle... si ça vous fait plaisir; en revanche, j'vous dirais des chansons... Oh! mais, des chansons à croquer.. des chansons... (Elle s'embrasse le bout des doigts.) Jolies comme vous.

DURAND. Suzon s'y connaît.

SUZON. Voulez-vous que j'vous en chante une tout de suite... c'est à rendre folles toutes les jeunesses.

AMÉLIE. Si mon oncle consent...

DURAND. Qu'elle chante!..

SUZON. Ecoutez... il y a trois couplets.

Air : de M. Simiot.

Voyez-vous là, sur la rive,
Cheminant tout doucement
Son paquet sous son bras blancs,
Une fille accorte et vive;
Son jupon de camelot
Laisse voir sa jambe fine :
Son petit pied qui trottine,
Pâtit dans son gros sabot.
Ne te retourne pas, pardieu !
Passe ton chemin, ma mie,
Car ce n'est pas pour rien que Dieu
Fit la femme si jolie !

DURAND (à part). Diable! diable!

SUZON.

Au mois de mai, son corsage
S'est paré d'jà seize fois,
Avec les fleurs de nos bois
Et la bruyère sauvage.
Sur la route a vu passer
Un cavalier d'aventure,
Qui, gaiment, sur sa monture
Devant lui la fit placer.

REPRISE.

Ne te retourne pas, pardieu ! etc., etc.

DURAND (embarrassé). Assez ! (A Suzon.) Suzon, va voir si Baptiste est de retour.

AMÉLIE. Attendez donc... la chanson n'est pas finie.

DURAND (à Suzon). Tu la finiras demain.

SUZON. Pourquoi pas tout de suite ?

Le cavalier dans l'ivresse,
D'avoir un trésor si beau,
L'emmène dans son château,
L'épouse, et la fait duchesse.
Trois ans après jour pour jour,
Au village elle est rentrée,
Ayant piqueurs et livrée
Et son fils, beau comme le jour.

(Parlé). Vous voyez bien, c'est la morale.

REPRISE.

Ne te retourne pas, pardieu ! etc., etc.

DURAND (à part). J'aime mieux ce dénouement...

SUZON. Vous voyez bien ; ça finit toujours par un mariage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME GRANDIN, BAPTISTE.

BAPTISTE (annonçant). Madame Grandin!

MADAME GRANDIN. Je ne me suis pas fait trop attendre, j'espère... (Elle embrasse Amélie.)

DURAND (à madame Grandin). Vous êtes charmante! (Il lui baise la main.) Baptiste, nous partons à l'instant... Voyons, Amélie, va achever ta toilette... (Baptiste sort.)

MADAME GRANDIN. Je vais aider à cette jolie enfant. (Madame Grandin et Amélie entrent dans la chambre à droite).

SCÈNE IV.

SUZON, DURAND.

DURAND. Suzon, tu chantes comme un rossignol, friponne.

SUZON. C'est une chanson de cheux nous. C'est la Louison qui me l'a apprise... la fille à la Narbonne. Mais vous ne connaissez pas la Louison, c'est une fameuse chanteuse. Elle vous roucoule ça avec des yeux et un gosier...

DURAND. Et tu as reçu des leçons de Louison ?

SUZON. Oh! moi, je l'écoutais seulement, et j'ai retenu la chanson.

DURAND. Tu as bonne mémoire.

SUZON. On retient toujours les choses qui font plaisir.

DURAND. Louison, j'en suis sûr, n'était pas si jolie que toi et ne chantait pas si bien.

SUZON. Je sais pas... mais avec ça elle faisait la conquête de tous les garçons du pays.

DURAND. Tu fais des conquêtes aussi, toi, avec tes chansons; mais tu me permettras de te donner un conseil... Quand nous serons seuls, tu chanteras tant que tu voudras, mais devant ma nièce il faudra t'abstenir.

SUZON. Quoi ! on ne peut pas tant seulement chanter ici; ça sera amusant, alors !

DURAND. Vois-tu, Suzon, il est des choses qu'il

Digitized by Google

faut laisser ignorer aux jeunes filles ; ta chanson est du nombre.

SUZON. Puisque j'les sais, moi... je n'suis peut-être pas une jeunesse?

DURAND. Toi, c'est différent!... Enfin, je ne veux pas que tu répètes à Amélie...

SUZON. Suffit! suffit! On ne chantera plus cheux vous.

DURAND. Je n'en demande pas tant... je ne veux pas t'enlever ta gaîté, elle me réjouit... chante si tu veux, mais pour toi et pour moi seulement. Donne-moi mon chapeau.

SUZON. Ous qu'il est, votre chapeau?

DURAND. Dans ma chambre.

SUZON. Je vas le chercher. (Elle entre dans la chambre à gauche; deuxième plan.)

SCÈNE V.

DURAND (seul). Que diable! le bureau de placement avait-il besoin de m'envoyer une bonne si délurée... Monsieur est garçon? m'a demandé l'homme à qui je me suis adressé. — Oui, Monsieur. — Et Monsieur veut une bonne pour tout faire? — Oui, Monsieur. — Eh! bien, j'ai votre affaire, et il m'envoie cette Suzon qui ne sait rien de rien... en fait de service... Il est vrai qu'elle est gentille et qu'elle a de la bonne volonté... avec de la patience on pourrait la former... (Il rit.) Si madame Grandin, ma charmante veuve, m'entendait... elle qui aspire à un second hymen et qui a daigné me choisir pour partner... Elle prétend avoir lu dans mes yeux mon amour pour elle... pour elle... oui, cela se peut, mais pour le mariage... non... pas encore... Que diable, il faut bien profiter de sa jeunesse, quand il vous reste si peu de temps pour cela. Allons, Durand, vous êtes un mauvais sujet.

SCÈNE VI.

DURAND, BAPTISTE, SUZON.

BAPTISTE. La voiture attend Monsieur.

SUZON. Voilà votre chapeau. Vous sortez donc?

DURAND. Oui, et tu pourras gazouiller tout à ton aise.

SUZON. Mais vous ne m'entendrez pas?

DURAND. J'ai bien le temps.

SUZON. Ah! oui, c'est juste... ça veut dire que vous voulez me garder longtemps.

DURAND. Tant que tu voudras.... mais voici ces dames.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME GRANDIN, AMÉLIE.

MADAME GRANDIN. Oui, nous voici. — Mais voyez donc Amélie... est-elle assez jolie?

DURAND. Et vous, êtes-vous belle? Ah! (Il soupire.) Vous allez faire tourner toutes les têtes aux Champs-Elysées.

MADAME GRANDIN (bas à Durand). Taisez-vous, ingrat!... il n'est qu'une conquête que j'ambitionne... vous le savez bien.

DURAND (à part). La conquête du mari, hélas!

AMÉLIE. Eh bien, partons-nous.

ENSEMBLE.

DURAND, MADAME GRANDIN.

Dans votre / notre équipage,
Que la liberté
Charme le voyage
Avec la gaîté!

AMÉLIE.

Non plus d'esclavage,
Vive la gaîté,
Un bel équipage
Et la liberté.

(Ils sortent tous trois par le fond.

SCÈNE VIII.

SUZON (seule).

Sont-elles heureuses! sont-elles heureuses! d'aller se promener comme ça avec de belles robes, dans une belle voiture chocolat. Elles ne m'ont pas dit seulement d'aller avec elles... Oh! ces bourgeoises sont-elles fières! si jamais j'ai un carrosse, vous verrez bien si je vous invite.

Air: de M. Simiot.

Que je voudrais voir
Passer le beau monde,
Courant à la ronde;
Et puis recevoir
Salut et sourire,
D'un beau cavalier
A l'air doux et fier,
Qui se plaît à dire:
Parole d'honneur,
Elle est ravissante!
Sa beauté m'enchante!
Grand merci, Monsieur!
Toujours on disait,
Dans ma Normandie,
Que j'étais jolie;
On me prédisait
Un beau mariage.
A Paris, ma foi,
Les yeux sont, je croi,
Tout comme au village.
Les hommes, ici,
Me peindront leur flamme,
Me voudront pour femme;
Messieurs, grand merci!

SCÈNE IX.

SUZON, VERVEINE.

VERVEINE (entrant par le fond). Salut à la beauté.

SUZON. Verveine!

VERVEINE. Quand Vénus s'ennuie, Mars est toujours là présent à l'appel. — Ton Vulcain est donc sorti?

SUZON. Qu'est-ce que c'est qu'un Vulcain?

VERVEINE. Figure mythologique; je veux dire ton bourgeois.

Digitized by Google

SUZON. Ah! ça s'appelle un Vulcain?

VERVEINE. Non (A part.) Ce que c'est que l'éducation!

SUZON. Je suis seule dans la maison.

VERVEINE. Je le savais bien.

SUZON. Et vous venez, Monsieur, au risque de me compromettre.

VERVEINE. Puisqu'il n'y a personne, ça ne te compromet pas; et puis mon amour est si...

SUZON. Légitime ?

VERVEINE. J'allais le dire !

SUZON. Mais laisse-moi donc te regarder.. comme t'es beau avec tous ces affutiaux-là!

VERVEINE. Brigadier ! rien que ça.

SUZON. C'est-il près d'être général ?

VERVEINE. Pas encore, mais je suis sur le premier échelon.

SUZON. Eh ben ! vrai, c'est joli le militaire ; mais je t'aimais mieux avec ta branche de Verveine à ton chapeau, à cause de quoi on t'a surnommé *Verveine*. Mais dis moi donc comment qu'il se fait que tu m'as découverte ?

VERVEINE. J'ai rencontré ton frère Guillaume qui venait ici ; il m'a tout révélé ; alors, je me suis précipité avec lui dans cette maison pour me précipiter dans tes bras. (Il veut l'embrasser.)

SUZON. Un instant... Que dirait M. Durand s'il apprenait que je reçois des militaires ?

VERVEINE. Tu lui diras : c'est mon cousin.

SUZON. Qui veut m'épouser ?

VERVEINE (hésitant). Qui veut t'épouser.... quand il sera général.

SUZON. Ça sera-t-il bientôt ?

VERVEINE. Dans une quinzaine...

SUZON. Vraiment !

VERVEINE. D'années.... si j'ai la chance.

SUZON. Ah ! et si tu ne l'as pas ?

VERVEINE. Je serai quelque chose, tout de même... comme capitaine... peut-être ?...

SUZON. C'est bien à toi de ne pas avoir oublié ta Suzon.

VERVEINE. Un premier amour est-ce que ça s'oublie ?... Te souviens-tu, là bas, sous les pommiers, derrière l'herbage au père Gromard, quand nous revenions tous deux à la brune, et que nous nous disions de ces jolies petites choses si tendres ?... c'était le beau temps... Je me souviens qu'il y avait là un boisson de lauriers sauvages où tu avais l'habitude de t'arrêter...

SUZON. Et le dimanche à la danse...

VERVEINE. Je te volais toujours un ruban rose qui nouait tes cheveux, car tu étais déjà coquette.

SUZON. Je te le redemandais toujours.

VERVEINE. Oui, c'est vrai; tu courais après moi pour le ravoir, et moi je le gardais; j'ai conservé tous ces souvenirs de notre heureux temps.

Air : de Lauzun.

Ces souvenirs délicieux
Dont mon âme est toute remplie,
Font repasser devant mes yeux
Le plus heureux temps de ma vie.

SUZON.

J'étais enfant, mais aujourd'hui
Que je sais à quoi je m'expose,
Je n'aimerai que mon mari,
C'est un devoir que je m'impose.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME (à Suzon). Voilà la note : dix livres de sucre, cinq livres de café, etc., etc.; au plus juste prix, 22 fr. 50 et 10 et 7.

SUZON. Je ferai mon addition... ça ne te regarde pas.

VERVEINE. Tu mords à l'épicerie, mais tu ne sais pas encore l'arithmétique; je me chargerai de ton éducation.

SUZON. Oui, c'est cela, Verveine. Apprends lui à compter, à parler, car s'il veut être un jour patron, il ne faut pas qu'il soit ignorant comme il l'est.

GUILLAUME. T'es donc devenu savant, toi?

VERVEINE. Un brigadier d'ordinaire doit savoir grouper des chiffres.

GUILLAUME. Tu apprendras aussi à Suzon, parce qu'un jour nous nous établirons dans une belle boutique.

VERVEINE. Oh! Suzon n'a pas besoin de maître; elle apprendra toute seule.

SUZON. Toute seule. Il faut payer les maîtres, et c'est souvent très cher pour des filles qui gagnent si peu.

GUILLAUME. J'ai idée que nous mettrons pour enseigne : *Au Lancier amoureux.*

VERVEINE. T'as trouvé ça, toi? Allons, c'est dit, je t'apprendrai tout ce que je sais.

SUZON. Et tu viendras me voir quelquefois.

VERVEINE. Je viendrai souvent.

SUZON. Souvent, ce serait trop... M. Durand est un bon bourgeois... mais il se fâcherait peut-être s'il te voyait toujours rôder par là.

VERVEINE. Suffit, je comprends. Le bourgeois est moral.

GUILLAUME. Oui... mais ce que Suzon devrait comprendre, elle qui a de l'ambition, c'est qu'au lieu de rester en condition, ce qui est humiliant et peu payé, elle ferait bien mieux d'entrer en apprentissage chez mon patron... Dame! l'épicerie ce n'est pas comme autre chose... comme le calcul, par exemple, ça ne s'apprend pas tout de suite... faut des études... et quand on est destinée à être épicière....

SUZON. Epicière !... je serai générale de lanciers.

VERVEINE (à part). Par file à gauche!

GUILLAUME. Le militaire, ça n'est pas si sûr que l'épicerie.

SUZON. C'est bon... nous reparlerons de ça plus tard... J'entends une voiture dans la cour... On revient de la promenade. Allez-vous-en.

VERVEINE. La prudence est la mère des amours. On s'en va; à bientôt.

SUZON (désignant la porte à gauche, premier plan). A bientôt; par ici.

Air: de Marco spada.

ENSEMBLE.

VERVEINE, GUILLAUME.

Retirons-nous, adieu { chère / belle } Suzon;
Il faut de la prudence;
Notre présence
Dans cette maison,
Pourrait bien nuire à Suzon.

Digitized by Google

SUZON.
Retirez-vous, adieu, croyez Suzon ;
Il faut de la prudence,
Votre présence, etc.
(Verveine et Guillaume sortent à gauche.)

SCÈNE XI.

SUZON, DURAND, AMÉLIE, MADAME GRANDIN.

DURAND (à part, apercevant Verveine et Guillaume). C'est aujourd'hui le jour de réception de Mlle Suzon, a ce qu'il paraît.

AMÉLIE. Oh! la charmante promenade! Que de jolis équipages! Que d'élégants cavaliers! Ah! Suzon, si tu avais vu tout ce beau monde.

SUZON. Ah! des cavaliers! j'en ai vu quelquefois; ils vous lorgnent comme ça. (Elle fait mine de lorgner.) Et puis, les dames marchent comme ça. (Elle marche d'une façon ridicule.) Et elles vous ont des yeux mourants comme des carpes. Est-ce qu'ils vous ont lorgné, mamzelle, tous ces beaux godelureaux?

AMÉLIE. Oh! oui; mais je n'ai reconnu dans la foule que Monsieur Didier, le frère d'une amie de pension, et encore c'est Madame Grandin qui me l'a fait remarquer.

MADAME GRANDIN. Ils nous a salué très gracieusement.

AMÉLIE. Il monte très bien à cheval.

SUZON. Il a racocolé devant vous?

DURAND (à Amélie). Où as-tu connu ce Monsieur Didier?

AMÉLIE. A la pension.

DURAND. Les jeunes gens entrent donc dans les pensions de demoiselles?

AMÉLIE. Le dimanche, Monsieur Didier venait chercher sa sœur, et je l'ai quelquefois rencontré au parloir.

SUZON (à part). Ça doit être le brigadier de Mademoiselle?

MADAME GRANDIN. Son père est un riche propriétaire.

DURAND. Et que fait ce jeune homme?

MADAME GRANDIN. Il est avocat.

DURAND. Et il fait son stage dans les Champs-Elysées?

MADAME GRANDIN. Il faut bien promener un peu ses chevaux.

DURAND. Ma chère Madame Grandin, vous nous restez à dîner, n'est-ce pas?

MADAME GRANDIN (minaudant). Puisque vous le voulez.

AMÉLIE. Ah! la bonne idée!

DURAND. Et ce soir, nous irons à l'Opéra-Comique.

MADAME GRANDIN. La journée sera bien remplie. (A Durant.) Vous êtes d'une galanterie...

SUZON (à part). Moi qui ai renvoyé Verveine!... si j'avais su.

DURAND. Allons, Suzon, fais servir le dîner.

SUZON. Oui, Monsieur. (Elle s'en va lentement par le fond et rentre lorsque les deux dames sont sorties.)

MADAME GRADIN (à Amélie). Et nous, entrons chez vous, ma chère enfant. (Bas.) Je tâcherai de faire savoir à Monsieur Didier qu'il nous trouvera à l'Opéra-Comique. (Elles entrent à droite.)

SCÈNE XII.

DURANT, SUZON.

DURAND. A propos, Suzon!

SUZON (redescendant la scène). M'sieur?

DURAND. Avec qui étais-tu là quand nous sommes entrés.

SUZON (à part). Ah! il les a vus. (Haut.) Avec Guillaume, M'sieur.

DURAND. Qu'est-ce que c'est que Guillaume?

SUZON. C'est mon frère, M'sieur.

DURAND. Ah! tu as un frère à Paris?... Qu'est-ce qu'il fait?

SUZON. Il est garçon épicier; il apportait la provision de sucre et de café de M'sieur.

DURAND. Il est chez l'épicier qui me sert depuis vingt ans?

SUZON (avec un peu d'embarras). Non, M'sieur.. il est chez un autre... qui voudrait vous servir... il a envoyé ça pour vous faire essayer seulement... il dit que ses marchandises sont meilleures et... dans l'intérêt de M'sieur, je lui ai dit que je vous prierais de goûter.

DURAND. Ah! bien, puisque c'est ton frère... Mais vous étiez trois, ce me semble?

SUZON. Trois!... oui, M'sieur, nous étions trois.

DURAND. Et le troisième, qui est-il?

SUZON. Oh! c'est Verveine.

DURAND. Quel nom me dis-tu là!

SUZON. Oui, Verveine... un garçon de cheux nous.

DURAND. C'est ton amant?

SUZON. Oh! M'sieur.

DURAND. Ton amoureux, veux-je dire...

SUZON. Non, M'sieur, c'est un galant pour le bon motif... il est tombé au sort.

DURAND. Je l'ai bien vu; et tu amènes des soldats chez moi?

SUZON. Oh! pour ça, non. C'est lui qu'est venu; puis, c'est pas un soldat, il est brigadier dans les lanciers, avec un grand plumet. Ah! c'est superbe.

DURAND (à part). Elle est d'une bêtise adorable!

SUZON. Tenez, M'sieu, je vas vous dire, j'étais bien embarrassée; mon frère veut m'emmener de cheux vous et me placer chez son bourgeois, pour ensuite me faire épicière...

DURAND. Est-ce que tu n'es pas bien chez moi?

SUZON. Oh! si, M'sieu. Mais l'épicerie c'est un état, tandis que d'être en service...

DURAND. Ah! tu as de l'ambition, de la fierté.

SUZON. Dame, M'sieu, si je suis venue à Paris, c'est qu'on m'a dit qu'il n'y avait qu'là qu'une jolie fille faisait fortune.

DURAND. Dans l'épicerie?

SUZON. Dans tous les états.

Air: de Léocadie.

On m'a dit que les jeunes filles
Venant de province à Paris,

Digitized by Google

Quand elles sont fraîches et gentilles,
Trouvent toujonrs de bons maris;
Je viens au pays des maris.
On m'a dit qu'avec ma figure,
Mes yeux calins et mon esprit,
J'irai tôt ou tard en voiture;
Oui, voilà tout ce qu'on m'a dit.

DURAND.

Même air.

T'a-t-on dit que, pour un ménage,
A Paris autant que partout,
On voulait une fille sage,
Fidèle... oui, fidèle surtout;
C'est la vertu qu'on estime avant tout.

SUZON.

Ma foi, je ne me souviens guère
Si c'est un article prescrit....
On en a quand c'est nécessaire
Oui, voilà ce que l'on m'a dit.

DURAND. Et tu rêves le mariage avec ton lancier?

SUZON. Brigadier.

DURAND. Brigadier, si tu veux... il a bien le cheval, mais tu pourrais bien attendre longtemps la voiture; et puis, il te faudra renoncer à l'épicerie et suivre ton mari de garnison en garnison... c'est un ménage toujours assis sur une malle, qu'un ménage de militaire.

SUZON. C'est vrai, ça.

DURAND. Tandis que restant avec un bon maître qui ne serait pas trop exigeant et qui serait généreux, qui ne te demanderait que de la bonne humeur et qui prendrait plaisir à tes joyeuses chansons, tu pourrais, sans soucis, sans embarras, t'amasser un petit pécule.

SUZON. Honnêtement?

DURAND. Honnêtement, bien entendu... et puis te marier plus tard et te retirer à la campagne comme une rentière.

SUZON. Ah! ce serait bien joli tout ça, mais c'est un rêve.

DURAND. Pourquoi un rêve? C'est une réalité, si tu le veux.

SUZON. Vraiment! Le maître, c'est donc vous.

DURAND. C'est moi qui te donnes 600 fr. par an.

SUZON. Et des cadeaux!

DURAND. Et... des cadeaux.

SUZON. Et vous ne serez pas exigeant?

DURAND. Non, et qui sait? si je suis content de ton service, je pourrai bien faire pour toi ce que je vais faire pour Baptiste.

SUZON. Ah! votre vieux Baptiste qui me gronde toujours.

DURAND. Il ne te grondera plus, car il part; il devient le gardien de ma maison de Saint-Germain, avec 1,200 livres de rente.

SUZON. Ah ben! c'est très gentil ça; pour un rien je vous embrasserais... si j'osais.

DURAND. Ne te gêne pas, ose... Je suis dans un jour de clémence.

SUZON. Tenez, voilà un bon baiser de campagne. (Elle l'embrasse et passe N° 2).

DURAND. C'est donc bien convenu, tu restes chez moi.

SUZON. C'est convenu, je reste cheux vous.

DURAND. Et, pour le moment, tu congédies ton lancier.

SUZON. Il est brigadier,

DURAND. Brigadier et lancier.

SUZON. C'est un ami d'enfance... un pays.

DURAND. N'importe!

SUZON. Mais puisque c'est pour l'épouser plus tard que je reste chez vous, quand vous m'aurez fait douze cents livres de rente et qu'il aura monté en grade.

DURAND. Eh! bien, tu le recevras plus tard.

SUZON. Et mon frère, est-ce qu'il ne pourra pas venir?

DURAND. Ton frère, c'est différent; je consens même à m'occuper de lui.

SUZON. Tenez, vous êtes un brave homme, je vais vous r'embrasser.

DURAND. On vient.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME GRANDIN, AMÉLIE.

AMÉLIE. Baptiste vient de nous avertir que le dîner était servi.

SUZON. Merci, M'sieu. (Elle fait la révérence et sort à gauche.)

MADAME GRANDIN. De quoi Suzon vous remercie-t-elle?

DURAND. De... de rien, de peu de chose; d'un service que je rends à son frère.

MADAME GRANDIN. Je la trouve bien gaie, cette fille.

DURAND. Elle est si jeune et si naïve!... Voulez-vous accepter mon bras? (Madame Grandin prend le bras de Durand.)

ENSEMBLE.

La journée est complète,
Dînons; puis, sans retard,
Au plaisir qui s'apprête,
Chacun aura sa part.

ACTE II.

CHEZ NOUS.

Maison de campagne de Durand. — Jardin au fond; à gauche, un mur. — Une porte pratiquée dans le mur à côté. — Une terrasse se prolongeant dans la coulisse à droite. — Un banc de jardin à gauche. — Une chaise de jardin à droite, sous un arbre faisant berceau.

SCÈNE REMIÈRE.

SUZETTE (seule. Une toilette de femme de chambre élégante.)

Voici bientôt l'heure à laquelle Verveine doit venir... il m'a écrit qu'il avait absolument besoin de me parler. Je ne sais vraiment si je dois le recevoir; il est compromettant. Bah! il me trouvera jolie, et je ne suis pas fâchée qu'il me voie sans cet affreux bonnet sous lequel j'étais enterrée... Ces Cauchoises ont vraiment

de singulières idées de s'affubler ainsi de ces horribles coiffes... Le rose me va bien... Décidément, Monsieur Durand a raison : le rose me va très bien.

SCÈNE II.

SUZETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME (à la cantonnade). Vous ne me reconnaissez pas, père Baptiste? je suis le frère de Suzette. (Apercevant sa sœur.) Non, je veux la surprendre.

SUZETTE (à part). C'est Guillaume ! Quel fâcheux contre-temps !

GUILLAUME. La voilà ma petite sœur ! (Il l'embrasse.)

SUZETTE. Qu'est-ce que tu disais donc à Baptiste ?

GUILLAUME. Il ne me reconnaissait pas.

SUZETTE. Je le crois bien. C'est à peine si je te reconnais moi.

GUILLAUME. Tu me trouves embelli.

SUZETTE. Non, je te trouve endimanché.

GUILLAUME. Endimanché ! Un peu, mon neveu, habit du Prophète, pantalon du Prince Eugène, gilet du Palais de Cristal, rien que ça... et éducation perfectionnée.

SUZETTE. Tout est neuf.

GUILLAUME. Ah ! dame ! je monte en grade ; je suis dans le gros, rue de la Verrerie... De garçon, je suis devenu commis ; grâce à mon... à ton intelligence ; je me dois des égards, et je me respecte trop pour ne pas être distingué dans ma toilette et dans mon verbe.

Air : Mon galoubet.

Je suis complet, (*bis.*)
Un nouveau moi se manifeste,
Mon habit neuf me rend bien fait,
L'argent me donne un air plus leste,
Et ton esprit fera le reste.
Je suis complet. (*bis.*)

SUZETTE. Et qu'est-ce qui t'amène chez nous aujourd'hui ?

GUILLAUME. Article premier. Le plaisir de te voir et de demander la pratique pour mon nouveau patron.

SUZETTE. Accordée.

GUILLAUME. Article 2. C'est la foire aux Loges, une fête de la bonne société, toute la rue de la Verrerie en est, j'en suis, et je viens te proposer mon bras pour t'y conduire.

SUZETTE. Nous verrons, je me déciderai peut-être, je réfléchirai. Toi, va à l'office, et attends-moi. Ah ! n'oublie pas de présenter tes civilités à Monsieur Durand.

GUILLAUME. Qu'est-ce que je pourrais bien lui dire de gracieux ?

SUZETTE. Tu lui diras : « Monsieur, je vous remercie beaucoup de tout ce que vous faites pour ma famille... je vous prie de me continuer vos bontés, etc. Ce qui te viendra à l'idée... tâche surtout que ça soit bien tourné, il aime ça.

GUILLAUME. Sois tranquille, je m'en vas y réfléchir... (Après une pause.) Ah ! je tiens mon compliment : « Monsieur, je vous remercie de tout ce que vous faites pour ma famille, je vous prie de me continuer vos bontés. »

SUZETTE. C'est ce que je viens de te dire.

GUILLAUME. Vraiment ! Comme les beaux esprits se rencontrent. Ce que c'est d'être frère et sœur.

SUZETTE. Allons, vas.. j'entends Mademoiselle. (Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

AMÉLIE, SUZETTE.

AMÉLIE (arrivant à droite). Ah ! je te cherchais, ma bonne Suzette, pour te demander un conseil sur ma toilette.

SUZETTE (à part). Cette habitude que prennent les petites filles de tutoyer les femmes de chambre m'est insupportable.

AMÉLIE. Comment me trouves-tu avec cette robe et ce grand chapeau ?

SUZETTE. Ravissante, comme toujours.

AMÉLIE. J'ai suivi de point en point les conseils de Madame Grandin ; c'est une charmante femme, n'est-ce pas ?

SUZETTE (à part). Je la déteste !... (Haut.) Oui.

AMÉLIE. Tu n'as pas l'air d'être de mon avis... tu ne sais donc pas que c'est elle qui doit présenter aujourd'hui Monsieur Jules Didier ?

SUZETTE. Aujourd'hui !

AMÉLIE. Est-il à ton goût, M. Jules Didier ?

SUZETTE. Puisque Mademoiselle l'a choisi entre tous ses prétendants, il doit être un jeune homme accompli.

AMÉLIE. Et désintéressé.

SUZETTE. Il est si jeune !

AMÉLIE. Madame Grandin prétend que ma dot n'est pas ce qui le décide à me demander en mariage.

SUZETTE. Vos beaux yeux ont suffi, je le crois bien.

AMÉLIE. Suzette, veux-tu que je te fasse part d'une idée qui m'est venue ?

SUZETTE. Je vous écoute, Mademoiselle.

AMÉLIE. Je crois que mon oncle a hâte de me voir mariée pour être libre...

SUZETTE. Il l'est bien, je pense.

AMÉLIE. Libre de se remarier.

SUZETTE. Vous croyez !

AMÉLIE. Oui, il ne t'a rien dit de cela à toi qui as sa confiance ?

SUZETTE. Non,..

AMÉLIE. Il veut nous en faire la surprise. Il a raison, n'est-ce pas ? Il est jeune encore, et l'isolement dans lequel il se trouvera quand je serai mariée, lui ferait la vie trop triste.

SUZETTE. Vous croyez ça ?

AMÉLIE. Je suis certaine qu'il rendra une femme bien heureuse, il est si bon et si faible.

SUZETTE. Et avez-vous quelque idée sur le choix qu'il doit faire ?

AMÉLIE. Oui... Tu ne devines pas ?

SUZETTE. Non,.. (A part.) Oh ! mon Dieu ! je tremble !

Digitized by Google

AMÉLIE. Chut! le voici. Mettons que je ne t'ai rien dit. (Elle sort par la terrasse.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, DURAND.

SUZETTE. M. Durand se remarier! c'est impossible! pourtant on se cache de moi! On ne me met pas dans la confidence de ce qui doit avoir lieu. On fait des invitations sans me prévenir... M. Durand, M. Durand....

DURAND (un journal à la main et lisant). Te voilà, Suzette, ton frère vient de me prier de te laisser libre pour le reste de la journée; il désire t'accompagner à la fête aux Loges. (Il s'assied à droite.)

SUZETTE. Et vous avez consenti?

DURAND. Sans doute. Tu sais que je vais au devant de ce qui peut t'être agréable. (A part.) Et puis, cela m'arrange.

SUZETTE. Est-ce que vous y allez à cette fête?

DURAND. Je ne sais... je ne crois pas... je suis un peu blasé sur ces sortes de plaisirs, tandis que pour toi c'est une nouveauté.

SUZETTE. Oh! je ne tiens pas le moins du monde à y aller, moi... C'est une idée de mon frère.

DURAND. Une excellente idée!.. Tu es assez esclave ici, pour songer à prendre quelque distraction de temps à autre.

SUZETTE (à part). Il veut m'éloigner... (Haut.) Mais s'il vous venait des visiteurs?..

DURAND. Eh bien! je suis là pour les recevoir; du reste, je n'attends personne.

SUZETTE. Je croyais que vous attendiez M. Didier?...

DURAND. M. Didier!.. Oui, peut-être viendra-t-il.

SUZETTE. Je comprends que quand on a une jeune et jolie nièce à marier, il faut rester chez soi pour recevoir les prétendants. Est-ce qu'il viendra seul, M. Didier?

DURAND. Probablement! à moins qu'il n'accompagne une autre personne.

SUZETTE. Madame Grandin, par exemple?

DURAND. Le dimanche, à la campagne, on est exposé à voir des gens qu'on n'attend pas.

SUZETTE. Et vous n'attendez pas Madame Grandin?

DURAND. Le hasard... mais je ne crois pas... après ça, ça se pourrait bien.

SUZETTE. Vous l'attendez!.. M. Durand, vous avez toujours été pour moi un excellent maître; eh bien! pourquoi, depuis quelques jours, n'ai-je plus votre confiance?

DURAND (se levant). Tu te trompes, Suzette, tu l'as plus que jamais, et je vais t'en donner une preuve. (A part.) Le moment est venu d'aborder franchement la question. (Haut.) Un parti honorable se présentant pour ma nièce, mon devoir est d'assurer son bonheur; je la marie.

SUZETTE. Rien de mieux!

DURAND. Tu comprends cela, toi, n'est-ce pas? Eh bien! ma nièce que tu aimes beaucoup, qui, de son côté, t'a prise en affection, ma nièce, qui ne peut se passer de tes services, a l'intention de t'emmener avec elle.

SUZETTE. M'emmener avec elle! Que dites-vous là? et vous y consentez?

DURAND. Je n'y consens pas précisément... cela me fait une peine infinie... mais si j'insistais pour te garder, le monde est méchant... tu es si jeune! Avec ma nièce dans la maison, ta présence était justifiée... mais une fois ma nièce partie, je ne puis guère garder une femme de chambre... ce n'est pas l'usage... si je me décide à cette séparation, crois-bien que c'est dans l'intérêt de ton avenir.

SUZETTE. Dites plutôt, Monsieur, qu'une coquette, qui fait les yeux doux à votre argent, a su vous séduire avec ses belles manières et ses paroles mielleuses...

DURAND (à part). Allons, voilà la jalousie qui s'en mêle.

SUZETTE. Et qu'elle vous a persuadé que vous deviez l'épouser.

DURAND. Tu es injuste, Madame Grandin est une femme désintéressée. Je la connais depuis longtemps.

SUZETTE. Je la déteste, votre Madame Grandin!

DURAND. Dans le cas où je songerais à me remarier, à coup sûr je ne ferais pas un mariage d'amour... C'est une société agréable qu'il me faut.

SUZETTE. Je comprends que je vous suis devenue insupportable.

DURAND. Que dis-tu là, Suzette... Je ne puis oublier tes bons soins.. et je saurai les reconnaître... je t'aime trop pour ne pas te laisser un témoignage de ma reconnaissance. Je veux que tu gardes de moi un bon souvenir. Je te ferai un sort.

SUZETTE. Oh! oui, je sais que vous êtes bon, mais je ne peux pas me faire à l'idée de cette séparation. (Elle cache ses larmes.)

DURAND. Allons, sois raisonnable, Suzette, voici nos visiteurs. (A part.) Elle m'est vraiment très attachée cette petite.

SUZETTE. Je m'en vais, car je n'aurais pas le courage de supporter leur présence. (Elle sort à gauche.)

DURAND. Elle a du chagrin! bah! c'est le premier moment; quelques billets de banque sècheront ses larmes, et dans quelques jours elle aura retrouvé sa gaîté et ses chansons.

SCÈNE VII.

DURAND, MADAME GRANDIN, JULES, AMÉLIE.

DURAND. Bonjour, chère Madame; Monsieur, soyez le bien venu. (Il serre la main à Jules et à Madame Grandin.) J'étais impatient de vous voir.

MADAME GRANDIN. Nous sommes accourus de toute la vitesse de la vapeur... la locomotive marchait ventre à terre.

DURAND (riant). Charmant! charmant! elle allait encore trop doucement au gré de mes désirs.

MADAME GRANDIN. Toujours galant!.... et cette belle enfant était aussi fort impatiente de *nous* voir. (Amélie baisse les yeux.)

Digitized by Google

DURAND. Elle est depuis ce matin sur la terrasse du jardin, épiant l'arrivée de tous les convois.

MADAME GRANDIN (bas). Quand on attend le bonheur, on est toujours aux aguets.

DURAND. J'étais, comme elle, sur des charbons ardents.

MADAME GRANDIN. Vous êtes encore si jeune !

DURAND. Amélie, voyons mon enfant, fais les honneurs de ma maison. Madame a sans doute besoin de se reposer...

MADAME GRANDIN (bas à Durand). C'est adroit... vous voulez rester avec M. Jules pour causer d'affaires.

DURAND. Nous avons le temps.

MADAME GRANDIN. Je vais emmener Amélie, et vous laisser ensemble.

DURAND. Les choses sont à peu près convenues, et ce soir ou demain...

MADAME GRANDIN. Le proverbe dit qu'il ne faut jamais remettre au lendemain.... (A Amélie.) Ma chère enfant, M. Durand désire causer un instant avec M. Jules. (Bas.) Il s'agit de votre bonheur. (A Jules.) Je remets mes intérêts entre vos mains.

DURAND (à part). Comme elle est pressée !

SCÈNE VIII.

DURAND, JULES.

DURAND. Monsieur Jules Didier, le moment approche où je vais vous confier le sort de ma nièce, ma seule famille, et je le fais sans hésitation pour le présent comme sans crainte pour l'avenir, depuis que j'ai pu apprécier vos bonnes qualités.

JULES. Croyez, Monsieur, que je ne tromperai pas votre confiance.

DURAND. Je connais la loyauté de votre caractère. La dot de ma nièce est de 150,000 fr... Puis, comme épingles...

JULES. Ces détails...

DURAND. Sont nécessaires. Au point où nous sommes, il faut régler les questions d'intérêt.

JULES. Votre générosité, Monsieur, est grande, autant que ma gratitude.

DURAND. Mais vous n'aurez pas que cela. Après moi, vous jouirez de ma fortune entière.

JULES. Je pensais que votre intention était de constituer un douaire à Madame Grandin, votre femme ?

DURAND. Comment... un douaire ?... mais elle a de la fortune et n'a pas besoin de la mienne. Nous nous marierons séparés de biens. Je l'entends ainsi.

JULES. Elle pensait au moins qu'il y aurait communauté.

DURAND. Oh ! que non pas ! elle a derrière elle une nombreuse famille, et moi je n'ai que ma nièce. Je ne veux pas qu'on lui ôte un sou de mon héritage.

JULES. Madame Grandin est une femme économe.

DURAND. Econome tant que vous voudrez. Je n'ai pas amassé ma fortune en travaillant pendant mes plus belles années pour l'économiser sur mes vieux jours.

JULES. Je pense que vous vous entendrez ensemble. Il y a cependant une chose sur laquelle elle insistera, je crois...

DURAND. C'est...

JULES. C'est le renvoi de Suzette.

DURAND. Rien de plus juste ; Suzette est la femme de chambre de ma nièce, elle suivra ma nièce.

JULES. Cette exigeance jalouse ne peut vous fâcher ; elle est une preuve d'affection.

DURAND. Jalousie sans motif !

JULES. C'est bien ce que j'ai dit à Madame Grandin.

DURAND. Qu'elle se tranquillise... je vous charge, Monsieur Didier, de lui dire que mon bonheur sera de la rendre heureuse, mais que tous ces calculs d'argent sont bons à faire pour des jeunes gens qui doivent songer à l'avenir, mais superflus pour des gens mûrs comme nous.

JULES. Je lui transmettrai vos intentions, Monsieur.

ENSEMBLE.

Allons rejoindre à l'instant
Notre belle impatiente ;
Ne trompons pas son attente,
Et que son cœur soit content.

SCÈNE IX.

VERVEINE passant par-dessus le mur du jardin, et descendant de la balustrade de la terrasse.

Personne !... le bourgeois de Suzette s'éloigne avec un jeune homme..... Gredin d'amour, tu me fais sauter par-dessus les consignes et les murs.

Air : Chantons l'amour et le plaisir (le Calife).

Non, je ne connais plus d'obstacles,
Je suis hardi comme Gusman ;
L'amour opère des miracles,
Je suis un héros de roman.
Cupidon ici me l'ordonne,
A ma Suzon je m'abandonne.
Oui, l'amour c'est mon commandant (*bis*),
Qui me dit toujours : en avant !

Comme elle a vite fait son chemin, ma Suzon, et de paysanne qu'elle était, comme elle s'est vite transformée en demoiselle... de compagnie. Le pays de Caux ne la reconnaîtrait guère... Il n'y a qu'une chose qu'elle n'a pas oublié, c'est son goût pour le mariage. (Regardant à gauche.) Mais la voilà, ma beauté..... Ce grand niais de Guillaume l'accompagne. Éclipsons-nous momentanément. (Il se cache sous le berceau à droite.)

SCÈNE X.

VERVEINE, caché ; GUILLAUME, SUZETTE.

SUZETTE. Va à la fête sans moi, te dis-je... je ne puis sortir.

GUILLAUME. Mais, puisque M. Durand a permis que tu *vinsses* avec moi.

SUZETTE. Que tu *vinsses*, qu'est-ce que c'est que cette manière de parler?

GUILLAUME. C'est un adjectif. Tu as voulu que je *cultivasse* la grammaire, la voilà; je te la sers en ce moment.

SUZETTE. Garde-là pour une autre occasion.

GUILLAUME. Je te disais donc que tu avais le loisir de venir te réjouir avec moi.

SUZETTE. Merci, je ne puis pas sortir... nous avons du monde chez nous; ma présence est nécessaire, je reste.

GUILLAUME. Tu as ton libre arbitre.

VERVEINE (à part). Elle m'attend!

GUILLAUME. Puisque ça ne te plaît pas, j'irai danser tout seul; je tâcherai de m'amuser pour deux... pour toi et pour moi; comme ça, il n'y aura rien de perdu.

VERVEINE (à part). Allons, dépêche-toi.

SUZETTE. Adieu!

GUILLAUME. C'est bien décidé?

SUZETTE. Oui.

GUILLAUME Eh! bien, adieu.

SUZETTE (indiquant la porte du jardin). Passe par là... tu seras plus tôt arrivé. (Refermant la porte du jardin.) Reviens me voir bientôt... (A elle-même.) Comme si j'avais le cœur à la danse, quand peut-être aujourd'hui il faudra renoncer...

SCÈNE XII.

SUZETTE, VERVEINE.

VERVEINE (à part.) Qu'est-ce qu'elle a cette pauvre Suzette?

SUZETTE (agitée). Un sort!... Il me fait un sort! Qu'est-ce qu'il veut que j'en fasse de son sort?

VERVEINE (à part). De qui parle-t-elle donc? (Allant à Suzette.) Tu as du chagrin, Suzette?

SUZETTE. Comment, Verveine, tu étais là?

VERVEINE. Si j'étais là! Il est trois heures... exact au rendez-vous, mon commandant.

SUZETTE. Qu'as-tu à me dire?

VERVEINE. Que je t'aime toujours!

SUZETTE. Ah!... après?

VERVEINE. Après?... Je venais pour te chercher...

SUZETTE. Pour aller à la fête?

VERVEINE. Pour aller à la fête.

SUZETTE. Ah! ça, tout le monde s'est donc donné le mot pour vouloir que j'y aille?

VERVEINE. Tu es si gentille, que tout le monde est fier de t'avoir à son bras. (Il passe son bras autour de la taille de Suzette qui prend le n° 2.)

SUZETTE. Allons, te voilà encore avec tes familiarités.

VERVEINE. Excusez, Madame, de vous avoir froissée.

SUZETTE. Je te demande si c'est convenable.

VERVEINE. C'est juste, commandant; la pudeur est le plus bel apanage de la beauté.

SUZETTE. Défaites-vous donc de ces propos de caserne; vous savez que je n'aime pas ça.

VERVEINE. *Vous savez*... on ne tutoie plus son Verveine; il fallait donc le dire, j'aurais mis ma grande tenue... Mademoiselle prend son style de cour... Ce que c'est que de suivre les leçons d'un bon maître!

SUZETTE. Que voulez-vous laisser entendre?

VERVEINE. Rien, des méchancetés, des cancans... que je ne crois pas.

SUZETTE. A la bonne heure... A propos, tu ne montes pas en grade... tu n'es pas encore capitaine?

VERVEINE. Capitaine! comme tu y vas.

SUZETTE. Que c'est long à venir!

VERVEINE. Ça viendra. L'an passé je n'étais que brigadier, je suis aujourd'hui maréchal-des-logis; donc, ça commence à venir; le reste viendra aussi.

SUZETTE. Et alors, tu tiendras tes promesses?

VERVEINE (à part). Elle a le mariage chronique. (Haut.) Mes promesses?

SUZETTE. Est-ce que déjà vous les auriez oubliées?

VERVEINE. Oh! non.

SUZETTE. Mais silence, voici M. Durand; pars, au nom du ciel, pars, tu reviendras et je te dirai tout... (Elle s'assied sur la chaise à droite.)

VERVEINE (à part) Oh oui! je reviendrai; je veux savoir le motif de cette tristesse. (Il se perd dans le jardin, à droite.)

SCÈNE XII.

SUZETTE, DURAND.

DURAND (se croyant seul). Madame Grandin est bien âpre quand il s'agit de ses intérêts; elle exige décidément une clause dans le contrat qui donne tout au survivant. Que diable! j'ai trois fois sa fortune et deux fois son âge; toutes les chances sont pour elle... Ces débats me répugnent... si nos goûts, nos caractères ne sympathisaient pas, je n'aurais pas même le droit... le plaisir... de faire des heureux... (Apercevant Suzette. Haut). Tiens, Suzette n'est pas allée à la fête?

SUZETTE (se levant). Non, Monsieur.

DURAND. Et que fais-tu là?

SUZETTE. Je réfléchis.

DURAND. Tes yeux sont rouges... tu as pleuré.

SUZETTE. Oh! ne faites pas attention.

DURAND. Suzette, console-toi... vois-tu, ma chère enfant, la société a fait des lois... elle a ses exigeances, la société; un homme dans une certaine condition ne peut pas écouter son cœur... enfin, si je me marie, je te donnerai une dernière marque d'affection.

SUZETTE. Une dernière....

DURAND. Je t'ai promis de te faire un sort, d'assurer ton avenir; eh bien! le moment est venu de tenir ma parole... (Montrant un portefeuille.) Ce portefeuille renferme dix billets de mille francs... il est à toi.

SUZETTE. Dix mille francs à moi... à moi, la pauvre Suzette... ah! Monsieur, y avez-vous bien pensé?

DURAND. Oui, Suzette, j'y ai bien pensé... tout est à toi, mon enfant. Je te verrai, d'ailleurs, chez ma nièce... allons, prends... (s'attendrissant) et c'est moi qui serai encore ton obligé. (Il tend le portefeuille.)

SUZETTE (prenant le portefeuille). Vous êtes

Digitized by Google

vraiment bien bon, Monsieur, de faire tant de bien à une pauvre servante.

DURAND. Je regretterai souvent tes joyeuses chansons et ta bonne humeur... car c'est peut-être l'ennui qui m'attend; mais que veux-tu? c'est le monde qui veut cela.

SUZETTE. C'est donc pour le monde que vous vous mariez?

DURAND. Je ne sais pas

SUZETTE. Et que vous épousez une femme que vous n'aimez pas, et qui ne vous aime pas non plus.

DURAND. Tu crois?

SUZETTE. Une femme qui ne songe qu'à briller avec votre argent. Aussi, je ne veux pas lui faire tort de cette somme de 10,000 francs, reprenez-là. (Elle lui tend le portefeuille.) Ce sera sa corbeille de noce.

DURAND (à part). Quelle différence !... (Haut.) Non, je ne souffrirai pas; reprends ce portefeuille, je le veux.

SUZETTE. Jamais!

DURAND. La somme qu'il contient peut t'aider à être heureuse.

SUZETTE. Jamais!

Air : de ma Céline.

Cette fortune désirable
Jamais ne me consolerait;
Du temps passé si regrettable,
Sans cesse elle me parlerait.
Cet argent qu'ici l'on me donne,
Pour une autre aura des appas,
Ma main ne prend pas une aumône,
Que le cœur ne me donne pas.

DURAND. Suzette, je t'admire! Je dirai plus... (Bas.) On ne peut pas m'entendre, je t'aime; tu es une héroïne de dévouement. C'est sublime! un baiser, ma Suzette, un baiser d'admiration! (Il l'embrasse.) Tu seras contente de moi !... (Il sort à gauche.)

SCNÈE XIII.

SUZETTE, puis VERVEINE.

SUZETTE. Adieu mes rêves d'ambition !

VERVEINE. Encore triste! Voyons, ma Suzon, est-ce qu'on ne confie plus ses chagrins à son Verveine ?

SUZETTE. Si fait ! Veux-tu me répondre franchement? Si j'avais une dot de 10,000 francs, m'épouserais-tu?

VERVEINE. Dix mille francs! est-ce que tu as un oncle en Californie?

SUZETTE. Non.

VERVEINE. En Australie ?

SUZETTE. Pas davantage.

VERVEINE. As-tu gagné un gros lot à la loterie de Jeanne-d'Arc ?

SUZETTE. J'ai gagné... l'amitié de Monsieur Durand, qui me donne une dot de 10,000 fr.

VERVEINE. Suzette! cet argent-là me brûlerait les doigts, je n'en veux pas!

SUZETTE. Eh bien! sois content, je l'ai refusé. Veux-tu de moi sans dot?

VERVEINE. Mon colonel me défend le mariage, tu le sais bien; mais l'amour, c'est différent : il l'autorise. J'ai (Il veut l'embrasser) une permission de dix heures.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME GRANDIN, JULES, DURAND, AMÉLIE.

MADAME GRANDIN. Ne vous dérangez pas!

DURAND. Qu'est-ce que cela? Monsieur Verveine ici?

SUZETTE. Oui, Verveine qui me fait ses adieux... et m'aurait épousée si son colonel l'avait permis.

DURAND. T'épouser, lui!

SUZETTE. Il part... et moi, je vous fais aussi mes adieux. (Elle pleure.)

DURAND. Tes adieux ! Mais où vas-tu?

SUZETTE. Je ne sais pas.

DURAND. Comment ! tu refuses une dot? tu refuses de rester avec ma nièce? Madame Grandin, vous avez devant vous la fille la plus désintéressée, la plus dévouée!

MADAME GRANDIN. Et que ne l'épousez vous, Monsieur!

DURAND. Et au fait! vous avez raison... au diable les préjugés! Je ne veux pas me marier pour le monde. Suzette, veux-tu être Madame Durand ?

SUZETTE. Ah! Monsieur ! (Elle se jette dans les bras de Durand.)

MADAME GRANDIN. Oh! fi donc ! Reconduisez-moi, je vous prie, Monsieur Didier.., laissons Monsieur tout entier à son bonheur... domestique.

DURAND (à part). Elle enrage!

VERVEINE. Enfoncé le maréchal-des-logis.

ACTE III.

CHEZ MOI.

Un salon riche à arcades ouvrant sur une autre pièce. — Porte à droite, porte à gauche.— Chaises, fauteuils. — Tout est préparé pour un bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE, GUILLAUME.

GUILLAUME (au domestique). Madame Durand est-elle visible ?

LE DOMESTIQUE. Je l'ignore, Monsieur.

GUILLAUME. Veuillez la prévenir que Monsieur Guillaume Ledru, son frère, désire lui parler. (Le domestique entre à gauche, sort un instant après, et s'en va par le fond.)

SCÈNE II.

GUILLAUME, seul.

Il paraît décidément que la fortune protége

Digitized by Google

les audacieux, en voici un exemple... Il est vrai de dire que c'est ma sœur qui a été audacieuse pour moi... maintenant, arrivé où je suis, chef d'une maison de denrées coloniales, je puis prétendre à tout; la rue de la Verrerie ne m'offre plus assez d'avantages, et ma position élevée me donne le droit d'être ambitieux et d'épouser une riche héritière. C'est encore ma sœur qui veut cela; pour moi, j'aurais désiré une modeste femme, née dans les sucres, élevée dans les cafés; la fille de mon prédécesseur, par exemple. Mais on en a décidé autrement, et Mademoiselle Amélie doit devenir l'objet de mes pensées... Vingt mille livres de rente au lieu de cinq, voila le bonheur qui m'est réservé... il faut faire le sacrifice de mes goûts, ma position l'exige.

SCÈNE III.

SUZANNE, GUILLAUME.

SUZANNE (en grande toilette). C'est bien, mon frère, j'aime votre exactitude.

GUILLAUME. Suzon, tu es le chef de la famille; je t'obéis aveuglement.

SUZANNE. Perdez donc cette habitude villageoise de m'appeler Suzon; je me nomme Suzanne Durand.

GUILLAUME. Ah! je ne savais pas que tu changerais encore de nom en changeant de position.

SUZANNE. Vous êtes un sot... je n'ai pas changé de nom; Suzon, c'est Suzanne.

GUILLAUME. Il y a un an, c'était Suzette.

SUZANNE. C'est bien... vous n'avez point oublié le but de votre visite?

GUILLAUME. Regarde-moi, je suis au grand complet; habit de Ferembach, pantalon et gilet de Rousselet barde, cœur neuf, esprit *ibidem*, manières *dito*.

SUZANNE. Ne montrez que vos habits aujourd'hui... soyez sobre de paroles, ne dites que ce qu'il faut dire. Vous venez demander sans préambules la main de Mademoiselle Amélie... affichez surtout du désintéressement, et je ferai le reste... Je vous recommande particulièrement de ne pas me tutoyer... Dans le monde où nous vivons, cela est trop familier et rappelle votre origine.

GUILLAUME. Madame Durand, tu es un grand génie! C'est un cri d'admiration que je pousse pour la dernière fois. Je sais trop ce que je vous dois pour l'oublier... les moyens que vous avez mis en œuvre pour retarder indéfiniment le mariage de Monsieur Didier et de Mademoiselle Amélie; les cent mille francs que vous m'avez prêtés pour acheter mon fonds; l'union que vous allez conclure, sont des titres à mon estime que je ne saurais trop reconnaître. Cela vaut bien que notre amitié fraternelle fasse place à des sentiments plus dignes de notre rang. Vous voyez, Madame, que je suis à la hauteur de mon rôle et que je ne te tutoie plus.

SUZANNE. Dans un instant, mon mari qui n'est pas prévenu de votre démarche, sera là.

GUILLAUME. Ah! bah! il ne sait rien.

SUZANNE. J'ai mes raisons... lui donner le temps de réfléchir, c'est se créer des obstacles. Il vaut mieux que cela soit ainsi.

GUILLAUME. O Suzanne! laissez-moi baiser le pan de votre robe! Vous êtes digne d'être diplomate.

SUZANNE. Le voici, tâchez d'être homme du monde, et faites votre demande.

GUILLAUME. J'ai peur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND, de la droite.

DURAND. Eh! bien, tout est-il disposé? Ah! M. Ledru nous fait l'honneur d'assister à notre bal travesti donné pour célébrer un joyeux anniversaire.

GUILLAUME. Trop heureux, Monsieur.

DURAND. Vous avez, sans doute, un costume original?

SUZANNE. J'ai dispensé mon frère d'un travestissement... un domino suffit. (Elle va s'asseoir à gauche; à part.) Je ne veux pas le rendre tout à fait ridicule. (A Guillaume.) Parlez!

GUILLAUME. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander... d'abord... des nouvelles de votre santé.

DURAND. Mais, grâce à Dieu, et aux bons soins de Suzanne, je me porte bien.

GUILLAUME. Moi, aussi?... Non, je voulais vous demander si vous consentiriez. (A part.) Sapristi! que c'est difficile! (Suzanne s'impatiente.)

DURAND. Si j'y consentirais?..

GUILLAUME. A... (A part.) Je n'ose pas.

DURAND. A quoi?

GUILLAUME. A acheter des cochenilles...

SUZANNE. C'est bien, Guillaume, vous causerez d'affaires dans un autre moment; M. Durand est aujourd'hui trop occupé des préparatifs de son bal.

DURAND. Ma femme a raison... Demain, nous causerons de cela. (Il va pour sortir.)

GUILLAUME. Pardon, c'est que... c'est que... ce n'est pas de cela qu'il s'agit, je voulais vous demander autre chose.

DURAND. Parlez, alors.

GUILLAUME. Eh! bien, Monsieur, je vous dirai donc que je suis un honnête garçon, laborieux, actif, que les affaires sont florissantes et que...

DURAND. Vous avez besoin d'argent?

GUILLAUME. Non, non... Monsieur, j'ai besoin d'une épouse.

DURAND. Vous voulez vous marier? Eh! que ne le disiez-vous tout de suite... Vous avez fait un choix, sans doute?

GUILLAUME. Oui, oui, c'est-à-dire, non... (A part.) Elle ne m'aidera pas à sortir de là.

SUZANNE. Voyons, Guillaume, est-ce que votre choix n'est pas digne de vous?

GUILLAUME. Je crois, qu'au contraire, je ne puis mieux choisir.... j'ai les qualités nécessaires pour faire un mari?

DURAND. Je n'en doute pas.

GUILLAUME. Voilà pouquoi j'ai l'honneur de vous demander la main de votre nièce (A part.) Ouf!

Digitized by Google

DURAND. De ma nièce.

SUZANNE (feignant la surprise et se levant). Ah! il a de l'ambition!

DURAND. Je suis fâché, Monsieur Guillaume, quecette idée vous soit venue... ma nièce a disposé de son cœur et j'ai promis sa main.

SUZANNE. C'est bien, Guillaume, M. Durand et moi nous causerons de cette affaire dans un autre moment.

DURAND. Il est inutile de laisser à Monsieur votre frère même un espoir vague. J'ai donné ma parole à M. Didier. Si j'ai consenti à ajourner le mariage, c'est qu'il y avait alors une question de convenance... mais ma parole est une signature ; Monsieur qui est commerçant doit comprendre cela.

SUZANNE. Guillaume, mon mari n'est pas dans un jour de bienveillance; laissez-nous. (Guillaume sort.)

SCENE V.

DURAND, SUZANNE.

DURAND. Oui, vous voulez me faire passer pour un barbon qui ne sait ce qu'il dit; il n'en est rien, Dieu merci! J'ai toute ma raison, je sais ce que je dis et ce que je fais.

SUZANNE. Qui songe à vous contester votre raison? vous voulez marier votre nièce à un jeune homme sans fortune, sans position faite, vous en avez le droit... Amélie aime M. Didier, tout est dit ; ils n'ont plus qu'à être heureux.

DURAND. A la bonne heure! voilà comme je t'aime, complaisante et faisant mes volontés.

SUZANNE. C'est que vous rougiriez d'avoir pour neveu un homme de rien, un paysan... le frère de votre femme.

DURAND. Deux jeunes gens qui entrent en ménage doivent avoir une conformité d'humeurs et de goûts, une égale intelligence et une même éducation.

SUZANNE. Mon frère, j'en conviens, ne sait ni danser la polka, ni toucher du piano, ni peindre sa passion comme un roman ; mais où est le mal? il y en a assez qui polkent, jouent du piano et font de la prose ou des vers sans qu'il s'en mêle... il aimera sa femme, voilà l'essentiel.

DURAND. Il aimera sa femme! mais cela ne suffit pas... Amélie l'aimera-t-elle?

SUZANNE. Et pourquoi non? cela viendra.

DURAND. Mais ça n'est pas venu heureusement; allons chère Suzanne, ne parlons plus de cela et ne songeons qu'à notre fête.

SUZANNE. Il y a quatre ans aujourd'hui que je suis entrée dans cette maison; c'est un anniversaire cher à mon souvenir.

Air : de l'Angélus.

Alors, Monsieur, quand vous m'aimiez,
Ma voix avait pour vous des charmes ;
Par un sourire vous calmiez
Mon pauvre cœur rempli d'alarmes. (*Bis.*)
Ce beau sort que vous m'avez fait,
Je le regrette sur mon âme ;
Jadis votre servante avait
Plus de *pouvoir* que votre femme. (*Bis.*)

DURAND. Votre pouvoir est toujours le même... mais l'heure approche, j'ai mon costume à revêtir, et vous, vous ne m'avez pas dit encore sous quel déguisement vous paraîtriez.

SUZANNE. Nous verrons si votre cœur me reconnaîtra ; à bientôt, Monsieur.

DURAND. Pourquoi, *Monsieur?*

SUZANNE. Mon ami. (A part.) Il cédera. (Elle lui donne sa main à baiser et sort par le fond.)

DURAND. A bientôt, chère Suzanne... (A lui-même.) Voilà un nuage qui est venu bien mal à propos.

SCÈNE VI.

AMÉLIE, DIDIER (venant de la gauche).

AMÉLIE (du fond de la droite). Bonne nouvelle, Monsieur Jules, mon oncle persiste dans sa résolution; il m'a promis ce matin que je n'aurais d'autre époux que vous... Eh bien! vous ne semblez pas joyeux d'apprendre cela?

DIDIER. Et votre tante a-t-elle consenti?

AMÉLIE. J'espère qu'elle n'y mettra plus d'obstacles.

DIDIER. Espoir bien incertain! elle a un si grand pouvoir sur votre oncle, et votre oncle aime tant votre tante...

AMÉLIE. D'abord, Monsieur, je ne veux pas que vous appeliez Suzanne ma tante, et puis, il ne faut pas perdre ainsi courage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VERVEINE (en officier des gardes françaises).

VERVEINE. Non, morbleu! il ne faut pas perdre ainsi courage, surtout au moment décisif.

DIDIER. Ah! vous voilà, Monsieur le sous-lieutenant?

AMÉLIE. Vous venez à notre secours?

VERVEINE. Oui, mes enfants, et peut-être qu'à nous trois, en combinant avec adresse notre plan d'attaque, nous réussirons.

DIDIER. J'en doute.

VERVEINE. Et moi, monsieur le découragé, je suis sûr de vaincre ; je suis de l'école de César.

AMÉLIE. Que vous êtes bon, Monsieur, de vous intéresser à nous.

VERVEINE. Je serais bien ingrat si je n'allais au-devant de tout ce qui peut être agréable à ce brave jeune homme. Je n'ai pu oublier que, grâce à la protection de son parent, grâce à ses démarches, je suis parvenu à ce grade tant désiré de sous-lieutenant ; je veux aujourd'hui acquitter ma dette en vous donnant pour femme à ce loyal garçon.

AMÉLIE. Ah! que de reconnaissance!

VERVEINE. Attendez que j'aie réussi. Mais tenez, mes dispositions stratégiques produisent déjà leur effet. J'ai demandé un instant d'entretien à Madame Durand, et la voici.

AMÉLIE. Je me sauve. (Elle sort à droite par le fond.)

VERVEINE (à Didier). Restez donc! on ne fuit pas devant l'ennemi ; on l'attend de pied ferme. Je vais attaquer ; vous serez le corps de réserve.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

VERVEINE, DIDIER, SUZANNE, venant du fond à gauche.

VERVEINE. Vous me voyez, Madame, empressé de me rendre à votre toute gracieuse invitation.

DIDIER. Mon empressement n'a pas été moindre, Madame.

SUZANNE. Monsieur Didier a reçu de M. Durand une invitation ?

DIDIER. A laquelle je n'aurais eu garde de manquer.

SUZANNE. M. Durand fait ses invitations chez moi. (Didier va pour répondre.)

VERVEINE (bas à Didier). Silence! (A Suzanne.) C'est bien aussi un peu chez lui.

SUZANNE (à Verveine). Vous avez une communication à me faire ?

VERVEINE. Oui, Madame, vous voyez un ambassadeur qui vient causer avec vous des préliminaires d'un traité de paix.

SUZANNE. Au nom de qui ?

VERVEINE. Au nom d'une puissance amie...

SUZANNE. Expliquez-vous, Monsieur.

VERVEINE. Vous savez mieux que personne, Madame, que la jeunesse, la grâce et la beauté font naître de tendres sentiments, et que dès que l'amour s'empare d'un cœur honnête, il veut être légitime !

SUZANNE (contrariée). Où tend ce préambule ?

VERVEINE. Faut-il être plus explicite ?

SUZANNE. Je sais, Monsieur, que vous voulez bien prêter votre éloquence à des jeunes gens et les aider à poursuivre un projet ridicule.

DIDIER. Un projet ridicule ?

SUZANNE. Oui, Monsieur, et impossible à réaliser... A l'âge d'Amélie, on ne cherche qu'à s'affranchir d'une tutelle, et le premier parti qui s'offre semble toujours le meilleur ; mais les parents sont là, par bonheur, pour empêcher une folie.

VERVEINE. Vous avez donc pour Mademoiselle Amélie un parti raisonnable ?

SUZANNE. J'ai à son sujet, Monsieur, des idées arrêtées dont rien ne me fera départir.

VERVEINE. J'espère, au contraire, Madame, que mieux inspirée, vous voudrez bien revenir sur une détermination qui ferait le malheur de deux jeunes gens faits pour s'aimer et se comprendre.

SUZANNE. Je suis fâchée, Monsieur, que votre ambassade n'ait pas plus de succès ; mais j'ai l'honneur de vous le répéter: ma résolution est irrévocable.

DIDIER (à Verveine, bas). Tout est fini !

VERVEINE (à Didier, bas). Pas encore. (Haut.) Un dernier mot, Madame, et je me retire. (Il fait signe à Didier qui remonte au fond.) Il y a quatre ans — c'est une histoire qui n'est pas sans intérêt — il y a quatre ans, dis-je, une jeune fille charmante quittait son pays pour tenter les hasards de la fortune. Elle était ambitieuse et jolie : deux conditions pour réussir... Aussi, réussit-elle... Mais, comme toujours, la richesse amena l'égoïsme, l'air de la grande ville corrompit les beaux sentiments qu'on avait au village, et le bon cœur resta dans les habits de la paysanne.

SUZANNE. Monsieur !...

VERVEINE. C'est bien prétentieux tout ce que je dis là, n'est-ce pas? ce n'est encore que le prologue de mon histoire ? Au pays, la jeune fille avait un cœur aimant, une tendresse pleine de naïveté. Elle rencontrait, chaque jour, sur son chemin, un brave garçon, à la voix persuasive, à l'âme ardente, qui lui redisait son amour dans les termes les plus chaleureux... On est si crédule au village, que la jeune fille se laissa persuader...

SUZANNE. Où voulez-vous en venir, Monsieur ?

VERVEINE. Quand on s'aime, on ne réfléchit pas à l'avenir ; on s'écrit des lettres où le cœur déborde tout entier. (Suzanne devient sérieuse.) On se compromet enfin...

SUZANNE. C'est une menace...

VERVEINE. Les amants dédaignés se vengent quelquefois... Mais ne craignez rien aujourd'hui pour l'héroïne villageoise ; l'amoureux ne se plaint pas de son sort ; c'est un homme délicat qui, pour lui, n'usera jamais d'un moyen qui lui répugne.

SUZANNE. Il ne sera pas si scrupuleux pour un étranger ?

VERVEINE. D'abord, il en appellera au bon cœur de la paysanne, et lui dira de laisser de côté pour un instant les idées d'ambition de la grande dame de Paris, et les lettres seront anéanties, le passé s'évanouira, et il n'y aura que des heureux.

SUZANNE. Ainsi, Monsieur, au lieu d'un traité de paix que vous étiez chargé de m'offrir, c'est la guerre que vous m'apportez si je refuse ?

VERVEINE. Je vous laisse le choix.

SUZANNE. Je choisis la guerre, Monsieur ; usez de vos armes, je tâcherai de parer vos coups... Ma toilette me réclame; permettez que je me retire. (Elle sort et entre à gauche.)

SCÈNE IX.

VERVEINE, DIDIER, puis MADAME GRANDIN et des invités en costumes de caractères.

DIDIER (qui est redescendu à la sortie de Suzanne). Eh bien ! maintenant, tout espoir est perdu ?

VERVEINE. Non, j'espère encore... Les femmes sont si changeantes ! j'aperçois des auxiliaires qui nous arrivent. (Musique pour l'entrée des invités.)

MADAME GRANDIN (saluant Verveine). Mademoiselle Suzette n'a pas oublié ses anciens amis ?

VERVEINE. Ni ses ennemis.

MADAME GRANDIN. Je crois avoir fait preuve de bon goût en acceptant l'invitation de mon heureuse rivale... C'est une femme fort adroite.

VERVEINE. C'est la faiblesse des autres qui fait sa force.

MADAME GRANDIN. Que voulez-vous que fasse la franchise luttant avec la ruse ?

VERVEINE. Je veux qu'elle réussisse.

Digitized by Google

MADAME GRANDIN. Vous serez bien habile, Monsieur... Mais je n'ai pas encore vu cette belle Madame Durand.

VERVEINE. Elle s'éloigne à l'instant... vous perdez votre écharpe, Madame.

MADAME GRANDIN (relevant son écharpe). Si Suzette était là, je lui dirais de la fixer avec une épingle ! (Elle rit.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME. Tiens, Verveine ! Salut, lieutenant !

VERVEINE (à Madame Grandin). Madame ne connaît pas le frère de Madame Durand ? j'ai l'honneur de le lui présenter. (Guillaume salue.)

MADAME GRANDIN. Ah ! c'est Monsieur qui veut, dit-on, épouser la charmante Amélie ! (Guillaume salue.)

VERVEINE. Oh ! il n'y pense pas.

GUILLAUME. Mais si, j'y pense.

MADAME GRANDIN. Monsieur est dans la magistrature ?

GUILLAUME. Non, Madame.

MADAME GRANDIN. Docteur en médecine ?

GUILLAUME. Non, Madame.

MADAME GRANDIN. Ah ! Monsieur est tout au moins banquier... agent de change... notaire ?

GUILLAUME (à part). Il paraît que j'ai l'air d'un homme comme il faut. (Haut.) Non, Madame.

MADAME GRANDIN. Monsieur est propriétaire... rentier ? Je vous en fais mon compliment.

VERVEINE. Monsieur est épicier.

GUILLAUME. Marchand en gros de denrées coloniales.

MADAME GRANDIN. Merci, j'ai mes fournisseurs. Ah ! la pauvre enfant ! (Elle prend le bras de Didier ; ils se perdent dans les salons.)

SCÈNE IX.

GUILLAUME, VERVEINE.

VERVEINE (riant et passant à droite). Voilà une maison qui t'échappe.

GUILLAUME. Mais je ne lui faisais point d'offres de service ; et pourquoi a-t-elle dit : Ah ! la pauvre enfant !

VERVEINE. Elle plaint le sort de cette jeune fille qu'on sacrifie.

GUILLAUME. Mais, je veux la rendre parfaitement heureuse.

VERVEINE. Comment feras-tu ?

GUILLAUME. Je n'en sais rien, mais ma sœur m'enseignera le moyen.

VERVEINE. Le moyen, c'est de la laisser se marier selon son cœur.

GUILLAUME. Mais ma sœur veut que je l'épouse.

VERVEINE. Ta sœur tente l'impossible.

GUILLAUME. Ma sœur réussit toujours.

VERVEINE. Elle a fait fausse route, cette fois, et s'est trompée.

GUILLAUME. Ma sœur ne se trompe jamais.

VERVEINE. Voyons, là, franchement, as-tu bien réfléchi à cette mésalliance ? Cette jeune fille est distinguée, séduisante, parfumée, pleine de talents et d'esprit, tandis que toi, tu n'est qu'un lourdeau sans éducation. Elle est faite pour briller dans le grand monde, recevoir des hommages et faire le charme d'une société, tandis que toi, tu ne feras pas même le charme de ton arrière-boutique enfumée. Où est ton esprit ? où est ta distinction ? où sont tes parfums ? pouah ! tu sens la canelle. (Il passe.)

GUILLAUME. Mais quand tu me débiterais éternellement cette litanie, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? ma sœur l'exige... Moi, je n'étais pas si ambitieux ; je me contentais de ma petite prédécesseuse ; Suzanne ma dit : « Je serai ambitieuse pour toi ; tu épouseras Amélie. »

VERVEINE (à part). Allons, les grands moyens. (Haut.) Est-ce que ta sœur te garantira du duel qui te menace et qui te laissera sur la place ?

GUILLAUME. Un duel ?.. Pourquoi ?

VERVEINE. Tu me rendras la justice de dire que j'ai employé la douceur pour arriver à te faire renoncer à ce mariage.

GUILLAUME. Mais je ne veux pas me battre.

VERVEINE. Tu as le choix des armes.

GUILLAUME. Mais ça ne me regarde pas ; qu'on cherche querelle à Suzanne.

VERVEINE. Est-ce que tu veux que ta sœur se batte à ta place ?

GUILLAUME. Le duel n'est pas dans le programme... Suzanne n'a pas prévu cela.

VERVEINE. Quelle est ton heure ?

GUILLAUME. Jamais !

VERVEINE. J'ai prévu, moi, que tu choisirais le pistolet.

GUILLAUME. Veux-tu bien te taire, féroce homme.

VERVEINE. Au bois de Saint-Mandé, à sept heures, demain matin.

GUILLAUME. Mais non, sacrebleu, non !

VERVEINE. A vingt pas... c'est raisonnable.

GUILLAUME. Je ne me battrais pas à 20 kilomètres.

VERVEINE. Ah ! voici M. Durand qui arrive fort à propos. (Guillaume passe n° 1).

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND (en Cassandre, venant la chambre à droite).

DURAND.

Air : Nos Maris en Palestine.

Moi qui jamais ne puis être
Que sensible, doux et bon,
Qui pourrait me reconnaître
Sous l'habit d'un vieux barbon ? (*Bis.*)
Si je cède à la coutume,
Bientôt cessera l'erreur ;
Car si je suis, par erreur,
Cassandre par le costume,
Je suis Lindor par le cœur. (*Ter*).

Charmant ! parfait !

VERVEINE. Je croyais, mon cher Monsieur

Google

Lindor, que vous m'aviez convié à une noce, mais je ne vois ici que des gens tristes sous des habits d'apparat.

DURAND. Est-ce à cause de mon costume que vous me dites cela?

VERVEINE. Non!

DURAND. Et pourquoi serait-on triste?

VERVEINE. J'allais vous le demander. Je croyais assister au moins à une signature de contrat... Je connais deux jeunes gens qui seraient si heureux...

DURAND. Ah! vous allez, vous aussi, me parler d'affaires! le vieux tuteur Cassandre a l'honneur de vous saluer.

VERVEINE. Mais ne savez-vous pas que Cassandre a toujours tort dans les comédies, et que les amants se marient malgré lui?

DURAND. Plus tard! plus tard! nous verrons... Je ne veux pas assombrir la joie de cette soirée par des querelles de ménage.

VERVEINE (à part.) La bourgeoisie recule, alors l'armée se met en marche. (A Durand.) C'est moi, Monsieur, qui vous prie d'assister chez vous, ce soir, à la signature du contrat de mariage de votre nièce avec M. Jules Didier.

GUILLAUME (à Verveine.) Eh bien! que deviendrai-je, moi?

VERVEINE. Tu seras mort demain, toi; à quoi te servirait une femme.

DURAND. Monsieur fait des miracles? J'accepte son invitation.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DIDIER, MADAME GRANDIN, AMÉLIE.

VERVEINE. Didier, tout est convenu, Monsieur a choisi le pistolet.

DURAND. Qu'entends-je?

VERVEINE (bas). Dites comme moi.

DIDIER. J'accepte.

DURAND. Comment, Monsieur Guillaume vous a provoqué; Monsieur Didier, qu'est-ce à dire?

VERVEINE. Ne craignez rien; monsieur Didier vous débarrassera de ce parent.

GUILLAUME. Mais je n'ai provoqué personne!

DURAND. Silence! j'entends ma Suzanne.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SUZANNE, qui a repris son costume du premier acte.

SUZANNE.

Air : de M. Simiot.

Au pays de Saint-Bris,
Il était une fille,
Fraîche, jeune et gentille,
Qui s'en vint à Paris.
Sa beauté, sa tournure
Firent des envieux;
Mais elle, riche et pure,
Elle se moquait d'eux.
Tra la la la, etc.

MADAME GRANDIN. Ah! je reconnais Madame Durand. (A Didier.) Elle n'aurait jamais dû quitter ce costume... Ne trouvez-vous pas qu'il lui sied bien?

DURAND (à sa femme). Ah! ma Suzon, je te reconnais... plus fraîche et plus jolie que jamais.

VERVEINE (bas à Suzanne). Sous ce costume là, Suzon, il y avait autrefois un cœur aimant et sensible.

GUILLAUME (bas à Suzanne). Je suis menacé dans ce que j'ai de plus cher... on en veut à ma vie.

SUZANNE.

Elle rêva grandeur
Pour sa pauvre famille;
Mais, hélas! ce qui brille
Ne vaut pas le bonheur.
Lors, la belle Suzanne,
Comprit sans s'étonner,
Que, dame ou paysanne,
Il faut se faire aimer.

National-Bibliothek Wien

VERVEINE (à Suzanne). Suzanne, vous pouvez faire des heureux.

SUZANNE. Et si je refuse?...

VERVEINE (bas). Si vous refusez... (Haut.) Messieurs... il y avait une fois...

SUZANNE (à Verveine, bas). Verveine, où sont ces lettres?

VERVEINE (même jeu). Je les tiens à votre disposition.

SUZANNE (même jeu). Vous vouliez vous en servir contre Madame Durand; voulez vous les rendre à Suzon?

VERVEINE (donnant ses lettres). Les voilà.

SUZANNE (repoussant la main de Verveine). Vous les brûlerez vous-même. (Aux invités.) Messieurs, M. Durand vous a convié pour la signature d'un contrat de mariage... Permettez que je vous présente les fiancés...

AMÉLIE (à part). Je tremble!

DIDIER (idem). C'en est fait!

SUZANNE. Monsieur Didier, donnez la main à Mademoiselle Amélie Durand, ma nièce.

VERVEINE (bas). C'est bien! merci, ma Suzon.

SUZANNE (même jeu). Vous le voyez, en reprenant le costume, j'ai retrouvé le cœur de la paysanne.

DIDIER. Ah! Madame, que de remerciements!...

AMÉLIE. Ma bonne petite tante!

SUZANNE (à part). A la bonne heure!

MADAME GRANDIN (à part). Elle n'est pas si mauvaise que je pensais.

DURAND. Décidément, ma femme est une femme charmante.

GUILLAUME (à Suzanne). Et moi, Madame Durand, qui épouserais-je?

SUZANNE. Madame Grandin, si vous voulez.

GUILLAUME. Mais non.... j'aime mieux ma prédécesseuse.

SUZANNE (au public).

Air : le Beau Lucas.

Lorsque j'entrai comme servante,
On m'accueillit dans la maison;
Puis, je devins riche et puissante,
Par ma gaîté, par ma chanson.
Aujourd'hui, tous tant que vous êtes,
J'ambitionne vos conquêtes;
Promettez de rester chez nous,
Et j'aurai des chansons pour tous.
Applaudissez, Messieurs, et faites
Comme si vous étiez chez vous. (*bis.*)

IMP. DE MADAME DE LACOMBE, RUE D'ENGHIEN, 14.

Digitized by Google